

LE TOUR DE FRANCE

PAR

FRÉDÉRIC SOULIE

(*ADAPTED*)

MACMILLAN AND CO., LIMITED
ST. MARTIN'S STREET, LONDON
1916

COPYRIGHT

GENERAL PREFACE

THE teaching of Modern Languages should be founded on a carefully graduated Reader, which is to serve as a basis for the acquisition of Vocabulary and Grammar and for their application in speaking and writing. To this should be added, as soon as the pupil is advanced enough, the study of good books and good literature. In reading such books we have two distinct objects in view—(1) the revision and enlargement of linguistic knowledge, (2) the understanding, appreciation, and acquisition of such thoughts and facts as they contain; and for this purpose we use annotated texts. The process, however, of attaining these ends in a thorough manner is necessarily a slow one; and if we confine ourselves to this elaborate treatment of the reading-book, the danger arises of the pupils forgetting part of the vocabulary and phraseology previously learnt, for the simple reason that the same words and phrases present themselves to their minds at intervals too far apart for the memory to retain them. To prevent such a misfortune some books must be read rapidly. Whether the rapid reading and the more detailed

study of a text should go on side by side in the same term, or should be taken in alternate terms, must depend on the time available for the teaching of Modern Languages. Whenever possible, it would seem advisable to read two books, one to be studied carefully, and the other to be read cursorily. The present series is an attempt to provide suitable material for Rapid Reading. In the Vocabularies added to each book will be found, in addition to the more difficult words and phrases, several sentences illustrating grammatical points. The notes are confined to the elucidation of points bearing on the subject matter found in the texts.

It is hoped that the books of this series will also be given to boys and girls for private reading in the holidays or as term-extras. The Words and Phrases at the end will enable pupils to dispense with a Dictionary, and in this way they may be encouraged to acquire a taste for reading good French works out of school. A book read in this manner should furnish material for a friendly literary causerie between teacher and pupil, which may do much to foster a taste for literature, if it is stimulating and helpful, and does not assume the form of an examination.

INTRODUCTION

MELCHIOR-FRÉDÉRIC SOULIÉ was born at Foix, not far from the Spanish frontier ; he read for the Bar at Paris, but was excluded from its Faculty on account of his political opinions and sent to Rennes. His taste for literature soon brought him back to Paris, where he became the friend of Dumas, Balzac, and Eugène Sue. Like many other French writers he made his first appearance before the public with a volume of verses which did not attract much attention. But in 1828 he achieved a success with a tragedy in five acts entitled *Roméo et Juliette*, which was performed at the Odéon. Subsequently he wrote plays, novels, and feuilletons for newspapers in large numbers. Of his dramatic works *Clotilde* was acted at the Théâtre-Français in 1832, and *La Closerie des genêts* (1846) was considered a dramatic masterpiece full of imagination, grace, wit, and passion. His novel *Le Lion amoureux* is a fine psychological study, bearing the stamp of a really distinguished writer. Another, *Les Mémoires du diable* (8 vols.), a gruesome story full of sensational matter, also met with great success, and his *Contes pour les enfants* were deservedly popular.

What characterizes Soulié's best work is dramatic life, careful analysis of the human heart, and an easy style. A good many of his productions were written hurriedly, and abound in fantastic situations which are often melodramatic and thrilling.

The little work adapted for the present edition relates the adventures of a young locksmith on his tour as a travelling journeyman through the South of France. His experiences will be followed with interest by the reader, and are sure to be welcomed in the class-room, where the spirit of adventure, pluck, and loyalty to comrades have true friends and admirers.

LE TOUR DE FRANCE

I

LE 1^{er} mai 18—, à sept heures du soir, une famille de pauvres gens était rassemblée à Albi* dans l'arrière-boutique d'un serrurier.

Quatre personnes étaient assises autour d'une table, sur laquelle était posée une lampe. Ces quatre per- 5
sonnes étaient silencieuses, et l'une d'elles, la plus âgée, interrompait de temps à autre la reprise qu'elle faisait à un pantalon de gros drap pour essuyer avec le coin de son mouchoir une larme qu'elle n'arrêtait pas toujours assez tôt pour l'empêcher de tomber sur 10
ses mains.

Deux jeunes filles, dont l'une pouvait avoir dix-sept ans, l'autre douze, travaillaient à côté de leur mère. La plus jeune tricotait une paire de bas de laine. L'ainée ourlait des mouchoirs, et de temps à 15
autre quittait son ouvrage pour surveiller un pot où bouillaient un morceau de mouton, deux cuisses d'oie conservées dans de la graisse, un peu de lard et des choux.

Il y avait une fête assurément dans la maison du 20
père Kairuel, mais alors pourquoi la tristesse de la mère Marguerite, sa femme, et l'attention inquiète et

sérieuse de ses deux filles Mariette et Rosine ? Que faisait là aussi ce jeune garçon, le coude appuyé sur la table, les yeux en l'air, paraissant pour ainsi dire regarder au delà des murs de la salle, comme quelqu'un
5 qui voit en imagination l'endroit où il sera le lendemain et ce qu'il y fera ?

Vous allez l'apprendre, car voici le père Kairuel qui entre ; tous les regards se portent sur lui, il pose son chapeau sur une chaise, et dit d'un ton d'humeur :

10 — Allons, ça ne sera pas encore pour demain.

— Quoi ! s'écria Antoine en se levant, quoi ! mon père, je ne partirai pas demain ?

— Non, mon garçon, dit le père Kairuel, il faut encore attendre.

15 — Béni soit Dieu ! dit Marguerite en embrassant son fils, c'est un bonheur que je n'espérais plus. Il n'a pas encore seize ans, ce pauvre Antoine, et lui faire déjà commencer son tour de France, ça me faisait frémir.

20 La bonne Marguerite était toute joie, mais Kairuel était demeuré soucieux.

Antoine rompit le silence ; sa jeunesse lui donnait envie de courir le monde, mais son amour et son respect pour sa mère l'empêchaient de témoigner la
25 vive contrariété qu'il éprouvait en voyant retarder son départ.

— Pourquoi donc, mon père, ne puis-je pas partir ? dit-il simplement.

— Parce que M. Dutan m'a manqué de parole ; il
30 devait me remettre ce soir cent francs d'un travail que j'ai fait pour lui : ces cent francs, avec un louis d'or que ta mère garde depuis deux ans, sont la seule avance que je possède, et c'est tout ce que je devais te donner pour ton tour de France ; tu vois bien qu'il
35 n'y a pas moyen de partir.

— Mon père, dit Antoine, un louis, c'est plus qu'il ne m'en faut pour aller à Toulouse; là je trouverai de l'ouvrage et je ferai des économies pour continuer ma route.

— Tu es donc bien pressé, dit Marguerite avec un si doux accent de reproche qu'Antoine se repentit presque de ce qu'il venait de dire.

— Non, ma mère, répondit-il, mais puisque c'était décidé . . .

— Il a raison, dit le serrurier, puisque c'était 10 décidé, il valait mieux que ça se fit tout de suite; mais le bon Dieu ne l'a pas voulu, il n'y a rien à dire.

— Et qu'allons-nous faire du souper? dit Marguerite, dont les idées d'économie ne comprenaient pas que, puisque le voyage manquait, le souper dût avoir 15 lieu.

— Il faut le tenir prêt, dit le père Kairuel; ne sais-tu pas que M. le curé nous fait la faveur de venir souper ce soir avec nous pour bénir notre garçon? Il faut fêter ce digne homme. Allons, laissez là votre 20 ouvrage, ce n'est plus si pressé.

On obéit, on se mit en devoir de préparer la table, et tout fut bientôt disposé.

Un coup frappé à la porte annonça l'arrivée du curé. Mariette alla ouvrir à M. Dabin, et revint avec 25 lui dans la chambre; il regarda autour de lui les apprêts extraordinaires qu'on avait faits pour ce grand jour.

— Ce n'est pas pour moi, je pense, Marguerite, 30 que vous avez fait tout cela.

— Il faut vous l'avouer, monsieur le Curé, il y a eu un peu pour ce pauvre Antoine; ce devait être aujourd'hui le dernier souper qu'il faisait à la maison, mais, grâce au Ciel, ce n'est pas encore pour demain, et ça servira à fêter l'honneur de votre visite. 35

— Comment ! dit M. Dabin, Antoine ne part pas ?

Le serrurier expliqua au curé ce qui s'opposait au départ d'Antoine ; le curé répondit aussitôt :

— Si c'est cela qui vous embarrasse, n'en prenez
5 point de souci ; demain matin passez chez moi en vous mettant en route, je vous avancerai ces cent francs.

— Oh ! vous me rendez là un vrai service, dit Kairuel ; je vous remercie, monsieur le Curé. Eh
10 bien ! femme, tu ne remercies pas M. Dabin ?

— Monsieur le curé . . . Monsieur le curé est . . . bien bon, dit Marguerite d'une voix étouffée ; puis elle se détourna pour essuyer les grosses larmes qui lui venaient aux yeux.

15 Le père Kairuel se mêla de la cuisine, et M. Dabin, qui avait vu l'émotion de Marguerite, s'approcha d'elle :

— Allons, allons, Marguerite, soyez raisonnable ; vous savez bien que c'est nécessaire ; voyez, votre mari a plus de courage que vous.

20 — Ah ! répondit la mère, mon mari est un homme ; un homme, ça aime ses enfants, mais il n'y a qu'une mère, voyez-vous, monsieur le Curé, qui sache ce que c'est que de les perdre.

— Mais votre fils n'est pas perdu pour vous,
25 Marguerite ; dans quelques années vous le reverrez, quand il sera un homme qui vous fera honneur.

— Allons, allons, dit Kairuel d'un ton qu'il voulait rendre joyeux, le souper est prêt. A table !

Tout magnifique qu'était le repas, il fut bientôt fini,
30 et alors le curé, prenant la parole, dit à Antoine :

— Maintenant, mon garçon, il faut que je te fasse mon petit présent. Tiens, voici une montre.

— Une montre ! s'écria toute la famille, une montre d'argent, c'est trop, c'est trop.

35 — Laissez, laissez, dit M. Dabin, ce n'est pas trop,

mais ce sera assez, si elle lui est utile, comme je le veux ; avec cette montre Antoine réglera mieux son temps, celui de sa route, celui de son travail, et, en voyant cette aiguille qui va toujours devant elle sans jamais retourner en arrière, il comprendra que le 5 temps perdu ne se rattrape jamais . . .

Cependant M. Dabin s'était retiré. Marguerite envoyait coucher son fils, qui devait partir le lendemain de grand matin ; puis, avec ses filles, elle reprit son travail pour compléter le trousseau d'Antoine. 10

Le jour parut. Antoine s'éveilla tout seul, son paquet était fait, tout était prêt depuis une heure. On sortit, et l'on se rendit chez le curé, qui donna les cent francs promis.

Marguerite et ses filles accompagnèrent Antoine 15 avec son père. En passant sur la place de Vigan, le jeune compagnon ne put s'empêcher de tourner la tête du côté de la rue où était sa maison.

— Tu y reviendras, lui dit Marguerite en l'embrassant. 20

— Oui, dit Antoine, oui, ma mère.

La pauvre mère pleurait, embrassait son fils, le quittait et le reprenait pour l'embrasser.

Enfin le père Kairuel s'interposa, emmena son fils et le conduisit jusqu'à une lieue de la ville ; et le tour 25 de France commença.

II

Le premier jour de marche d'Antoine ne le mena pas loin ; il s'arrêta à Gaillac,* à cinq lieues d'Albi, mais le lendemain il fit un effort et arriva à Toulouse.

Il se rendit d'abord chez la mère des serruriers. 30 La mère des serruriers est une femme chargée de

procurer aux compagnons qui voyagent des places dans les boutiques de la ville, et elle reçoit une rétribution pour cela.

Antoine y trouva des compagnons qui avaient travaillé chez son père, et l'un d'eux l'emmena chez le père Rossignol, où il le fit recevoir moyennant sa nourriture. Ce compagnon s'appelait Joseph Sabatier. C'était un gros garçon très actif, mais qui ne réussissait guère en ce qu'il faisait. Il savait qu'Antoine était un ouvrier adroit, quoiqu'il fût bien jeune, et comptait sur lui pour cacher sa maladresse à son maître.

Un jour qu'ils travaillaient dans la boutique, et que leur maître était malade, arrive un domestique qui vient demander un habile serrurier pour ouvrir un coffre dont les clefs avaient été perdues. Le maître charge Joseph de s'y rendre; mais réfléchissant qu'il y aura peut-être quelque secret à découvrir, il dit à Antoine de l'accompagner.

Ils arrivent à une lieue de la ville, dans une maison d'assez belle apparence; c'était celle d'un monsieur mort la veille. Dans une grande chambre, où il y avait cinq ou six personnes assemblées, ils trouvèrent un coffre scellé au mur, et garni partout de larges bandes de fer.

— Ah ! disait l'un des héritiers, c'est dommage que ce pauvre M. Villon n'aimât pas la société des gens d'esprit qui entendaient l'emploi de l'argent, car c'était un homme excellent, rangé et économe.

— Sans doute, ajouta une vieille dame; il avait bien quelques défauts, il ne donnait presque point aux pauvres; mais il était si économe pour lui-même qu'on peut le lui pardonner.

— Eh ! reprit un troisième, sans cette qualité il eût été ruiné, car ses voisins le mangeaient de tous côtés.
Je n'ai jamais pu lui persuader de faire un procès . . .

— Quant à moi, dit un gros collatéral, je trouve qu'il n'avait pas grand mémo à être économe, car il n'aimait rien que l'or, et jamais il ne se regalait ni d'une bonne bouteille ni d'un foie de canard aux truffes. Jamais il ne faisait sa partie de piquet, ce qui est le 5 charme de la vie.

Enfin on ordonna aux deux serruriers d'ouvrir le coffre ; il résista à toutes les tentatives qu'on fit pour en forcer la serrure. Et à chaque fois le gros collatéral de s'écrier : 10

— Oh ! oh ! le bonhomme tenait ses écus serrés !

Alors Joseph, impatienté, prit un levier de fer, et, se servant de sa force de taureau, il eut bientôt fait sauter le coffre par morceaux. Tous les héritiers étaient autour, s'attendant à voir s'échapper des 15 monceaux d'argent ; mais ils virent seulement un coffre plus petit et d'un travail précieux. D'abord ils demeurèrent stupéfaits ; mais l'un d'eux dit :

— Ah ! le vieil avare avait converti sa fortune en or, et ce coffre en est assurément plein. 20

— C'est juste ! s'écrièrent les cohéritiers, c'est de l'or que nous allons trouver.

— Voyons, brisez ce coffre.

— Prenez garde, c'est perdre une grande valeur que de le briser. 25

— Bah ! bah ! qu'importent quelques sous de plus ou de moins, quand il s'agit de trouver des millions !

Joseph se mit à l'ouvrage, mais ni marteau ni levier n'y pouvaient rien, et il ne faisait que gâter les incrustations du coffre. 30

Antoine s'approcha et chercha de tous côtés sans pouvoir trouver la serrure. Enfin il remarqua une petite figure de cuivre qui ornait un des coins ; l'œil de cette petite figure était fait d'une pointe d'acier avec une raie au milieu : il la compara aux figures 35

des autres coins ; elles étaient toutes semblables, à l'exception de la petite raie.

Il jugea que c'était une vis et essaya de la défaire avec un instrument très délicat ; il y réussit, et la tête
5 de cette figure, qui représentait un serpent, se dérangea. Après ce secret il en fallut découvrir un autre ; enfin, après deux heures de patience et d'adresse, on ouvrit le coffre, et encore cette fois on ne trouva rien qu'un coffre plus petit.

10 Le premier héritier, qui ne se décourageait pas facilement, s'écria :

— Ah ! c'est indigne, notre parent avait réduit toute sa fortune en diamants pour pouvoir l'emporter et en frustrer ses héritiers. Heureusement qu'il est
15 mort tout d'un coup.

On ouvrit ce coffre sans difficulté, et l'on y trouva, au lieu de diamants, une tabatière en corne d'une énorme dimension avec un papier, et sur ce papier il y avait en gros caractères :

20

A MES HÉRITIERS

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

Joseph et Antoine se mirent à rire tant qu'ils pouvaient, malgré la mine défaite des héritiers ; mais
25 ceux-ci se fâchèrent et voulurent les mettre à la porte. L'un d'eux intervint, et dit qu'il fallait ouvrir la tabatière.

— Ce sont des billets ! s'écria-t-il.

On ouvrit : c'était un testament. Le voici :

30 “Ma fortune est de douze cent mille francs déposés actuellement chez le receveur général. (Les héritiers sourirent.) Je la partage en quatre parts égales : la première est destinée à une grande et utile spéculation. (Le premier héritier se frotta les mains.) Je la destine

à la construction d'un pont sur le torrent de Lers, qui coupe les communications dans les jours d'orage. Néanmoins sur cette somme il sera prélevé, en faveur de mon neveu Benoit (c'était le premier héritier), une somme de trois francs cinq sous pour acheter une 5 arithmétique, afin d'apprendre à bien calculer les résultats des opérations qui doivent l'enrichir."

Tout le monde rit, excepté le malheureux héritier.

La lecture continua.

"La seconde part de ma fortune est destinée aux 10 pauvres. (La vieille dame soupira joyeusement en levant les yeux au ciel.) On construira avec cette somme un hôpital où seront reçus vingt vieillards infirmes. (La dame soupira en sens inverse.) Sur cette somme il sera donné à ma cousine Porret (c'était la vieille dame) 15 six francs pour acheter à sa sœur de lait, qu'elle laisse dans la misère, une paire de bas de laine et des sabots."

Les visages des héritiers s'allongèrent tout à fait; mais Antoine ne pouvait s'empêcher de rire, et Joseph 20 l'imitait.

"La troisième part de ma fortune est destinée à la libération des prisonniers pour dettes qui ont une famille qui ne vit que de travail, et, sur cette somme, il sera donné sept sous à mon neveu Dupré pour acheter 25 une feuille de papier timbré sur laquelle je le prie de faire faire une copie de mon testament. Quant au dernier quart, il en sera constitué une somme de quinze mille livres de rente qui seront distribuées par l'académie de Toulouse aux meilleurs ouvrages propres à corriger 30 le peuple de la gourmandise, de l'ivrognerie et de la passion du jeu. Je ne donne rien à mon neveu Dubois; mais il aura droit, durant toute sa vie, à un exemplaire des ouvrages qui auront remporté le prix."

Cette lecture finie, les héritiers s'emportèrent en 35

injures contre le défunt ; c'était un sot, un avare, un malhonnête homme.

— Attendez, attendez, il y a encore une clause. On écoute.

5 “A celui qui aura brisé le premier coffre mon notaire comptera une somme de cent francs, car c'est toujours une qualité d'être fort et vigoureux.

“A celui qui aura ouvert le second coffre on donnera une somme de mille francs, car l'adresse et
10 la patience sont au-dessus de la force, et méritent d'être récompensées.”

Joseph ne revenait pas de sa joie, et Antoine de son étonnement. Enfin il fallut se retirer.

Sur le pas de la porte Antoine trouva le premier
15 héritier qui lui dit :

— Ah ça ! mon garçon, vous voilà en passe de faire fortune. Avec mille francs, voyez-vous, on en gagne mille autres, puis deux mille, et en un an on est riche. Si vous voulez me confier vos fonds, j'en
20 ferai bon usage. Donnez-moi d'abord cinq cents francs, et puis nous verrons. Je commencerai dès ce soir une opération.

— Monsieur est bien bon ; je ne voudrais pas lui donner cet embarras.

25 — Laissez, laissez donc, j'irai vous voir demain.

Cent pas plus loin la vieille dame aborda Antoine et lui dit :

— Mon fils, voilà du bien que le ciel vous envoie ; il faut être reconnaissant et en faire part aux pauvres
30 qui n'ont pas le même bonheur. Si vous voulez me confier vos aumônes, je les distribuerai à d'honnêtes gens qui sont dans la misère. Vous ne pouvez guère donner moins d'une centaine de francs.

— C'est trop juste, madame, dit Antoine, j'irai
35 vous voir.

— C'est inutile, je passe tous les jours dans votre rue, j'entrerai dans votre boutique, et je prendrai l'argent pour me rembourser, car je vais le distribuer en rentrant.

Encore cent pas plus loin Antoine et Joseph rat-5 traperent le gros collatéral qui dit à Antoine :

— Le notaire vous a-t-il compté votre argent ?

— Non, dit celui-ci, il me le remettra demain.

— Ah ! bien, vous êtes friponné, mon cher ami, et si vous ne lui envoyez pas une assignation, vous ne 10 toucherez rien.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Antoine.

— J'irai chez vous, et je vous expliquerai ça. Ça vous coûtera une centaine de francs . . . vous en rattraperez mille. Je commencerai aujourd'hui même 15 les poursuites.

Nos deux ouvriers, en continuant leur route, passèrent devant un cabaret.

— Oh ça ! cria le troisième cousin du défunt, qui était sur la porte, est-ce que vous ne payez pas une 20 bouteille et un foie de canard ? c'est le charme de la vie.

Il était difficile de refuser après la bonne aubaine. Après souper, car la nuit était venue, le cousin Dubois proposa une partie de piquet. On joua tout en buvant, 25 et, en moins d'une heure, Antoine, qu'on avait fait boire outre mesure, perdit trois cents francs.

Le lendemain venu, Antoine, dégrisé de sa joie et de son vin, récapitula sa fortune. Les mille francs qu'il n'avait pas, il les avait promis sous différents 30 prétextes à tous les cohéritiers !

Le gros collatéral arriva le premier. Antoine lui raconta ses malheurs.

— Ne vous désolez point, lui dit-il, j'arrangerai tout cela ; donnez-moi cent francs, vous aurez votre 35

argent, et vous ne payerez personne; ce sont des fripons.

Le pauvre Antoine alla à son petit trésor et en tira quatre bons louis. A peine l'héritier venait-il de sortir 5 qu'un domestique se présenta pour lui remettre les mille francs de la part du notaire. Antoine voulut courir après le gros collatéral pour l'empêcher de faire le procès; mais à l'instant même le second héritier arriva qui demanda les cinq cents francs, puis 10 la dame aux aumônes, puis le troisième cousin, et le soir Antoine n'avait plus rien des mille francs.

Un mois après, le notaire, ayant besoin d'un ouvrier adroit, fit venir Antoine. Comme celui-ci travaillait dans son cabinet, il lui demanda ce qu'il avait fait de 15 son argent. Antoine lui répondit d'un air triste :

— Je l'ai perdu.

— La leçon est un peu chère, dit le notaire, mais elle te rapportera plus de mille francs si elle te profite. Tiens, voici un louis; va le mettre dans une 20 caisse d'épargne, c'est la meilleure des spéculations.

Quelques jours après, Antoine désolé quitta Toulouse.

III

Le chemin que devaient suivre Antoine et Joseph pour se rendre à Pau,* où ils savaient que les ouvriers 25 serruriers étaient très recherchés dans le moment, était facile et direct, mais Joseph persuada à Antoine d'aller à Arrens voir un de ses oncles.

Ils arrivèrent sans obstacle jusqu'à Argelès, charmant village du département des Hautes-Pyrénées, s'y 30 reposèrent une nuit et repartirent le lendemain pour Arrens. Au lieu de suivre le gave, qui les y eût

menés directement, ils se fièrent à des renseignements, qu'ils crurent comprendre, pour couper à travers les montagnes, et marchèrent une bonne moitié de la journée, toujours trompés par la réponse favorite des habitants du pays : Tout droit, tout droit, mots qu'ils 5 répondent à toutes les questions.

Vers une heure de l'après-midi ils étaient au sommet d'une montagne qui dominait le pays et aperçurent quatre ou cinq villages ; mais lequel était Arrens, ou plutôt Arrens était-il parmi ces villages ? Ils se 10 décidèrent à descendre à tout hasard ; mais, avant de reprendre leur marche, ils s'assirent au pied d'un houx, et se mirent à manger le pain et le morceau de lard qu'ils avaient dans leur havresac. La fatigue s'était fait sentir pendant le repas, et ils demeurèrent près 15 d'une heure à se reposer et à dormir.

A leur réveil leur surprise fut grande, en baissant leurs regards vers la vallée, de ne plus l'apercevoir. De gros nuages s'élevaient au bas de la montagne, et grossissaient avec une vitesse incroyable. Pendant 20 qu'ils se consultaient sur ce qu'ils devaient faire, cette mer de nuages se ferma pour ainsi dire sous leurs pieds, et ils ne virent plus au-dessus d'eux que le ciel, autour d'eux qu'une vaste plaine de brume.

Bientôt commença un violent orage qui dura deux 25 heures. Peu à peu les nuages, qui s'abattaient en pluie large et serrée sur la vallée, s'éclaircirent et laissèrent la plaine à découvert. Antoine et Joseph tâchèrent de s'orienter, et prirent un sentier qui les conduisit à une route.

Ils se mirent à la descendre et passèrent devant 30 une espèce de ruine, où ils ne jugèrent pas à propos de demander asile, tant l'aspect en était misérable. Ils poussèrent plus loin, espérant toujours un bon gîte, lorsque tout à coup il fallut s'arrêter : la route 35

avait été rencontrée par un torrent et emportée sur un espace de plus de cent pieds.

Force fut à nos voyageurs de rebrousser chemin. Ils cherchèrent la mesure qu'ils avaient méprisée, mais
5 ils ne pouvaient la retrouver ; la nuit était venue, la lune absente ; ils marchaient à tâtons ; enfin ils aperçurent une lumière à travers les arbres : ils y coururent, et virent qu'ils étaient près de la maison qu'ils cherchaient.

10 Une enseigne qui pendait à la porte leur dit que c'était une auberge. Ils frappèrent, et l'on fut longtemps à leur ouvrir.

Pendant qu'ils attendaient, Joseph dit tout bas à Antoine :

15 — C'est un pays de brigands ici ; c'est peut-être une maison de voleurs.

Antoine rit de la peur de Joseph ; mais lorsqu'on leur eut ouvert et qu'ils furent entrés, Antoine ne rit plus. Il y avait une douzaine d'hommes dans la
20 chambre, tous rangés autour du feu. Jamais Antoine n'avait vu de pareilles figures.

C'étaient des hommes robustes, assez proprement habillés ; mais il y avait quelque chose d'inquiet et de sinistre dans leur physionomie ; ils semblaient écouter
25 le moindre bruit qui venait du dehors. De temps en temps un mot laconique s'échangeait entre eux.

— Belle journée, disait l'un. Combien pour ta part ?

— Deux.

30 — Où sont-ils ?

— Enterrés ; tu sais, avec les autres.

Antoine et Joseph se regardèrent : ils se virent pâles comme des morts. À ce moment on entra sans frapper, et l'on vit deux gendarmes.

35 Tous les hommes échangèrent un coup d'œil rapide,

et quelques-uns cachèrent des pistolets qu'ils portaient à leur ceinture. L'un d'eux, qui fumait dans le coin de la cheminée, se mit à chanter.

Les gendarmes s'approchèrent de lui et lui demandèrent son passeport. Il tira gravement un 5 papier crasseux de dessous sa veste, avec le papier un coutelas qui avait bien deux pieds de lame, et il se mit à nettoyer sa pipe avec la pointe pendant que le gendarme lisait le passeport.

— Vous vous appelez Louis Baldera, et vous êtes 10 Espagnol ? dit-il au paysan.

— Y a-t-il écrit Louis Baldera ? dit celui-ci.

— Sans doute, puisque c'est votre nom, reprit le gendarme.

— Alors c'est mon nom, puisque c'est écrit. 15

— Vous êtes négociant ?

— Y a-t-il écrit négociant ?

— Sans doute ; mais êtes-vous véritablement négociant ?

— S'il y a écrit négociant, je suis négociant. 20

— Que faites-vous de cette arme ? Vous savez bien qu'il est défendu d'entrer sur le territoire français ainsi armé.

— Armé ! dit le paysan ; on ne peut donc couper son pain en France ? Bientôt on prendra les épingles 25 pour des piques.

Les gendarmes, tout en faisant leur inspection, regardaient souvent du côté de la porte. Antoine s'imaginait qu'il allait arriver un renfort et qu'on allait attaquer ces misérables, et il cherchait déjà un 30 moyen d'instruire les gendarmes qu'ils n'étaient pas de leur compagnie, lorsque Louis Baldera dit à ceux-ci :

— Quoi ! vous vous en retournez ? Soupez avec nous.

— Volontiers, dirent-ils.

— Ce sont de faux gendarmes, pensa Antoine, qui sont ici pour rassurer les voyageurs ; car tous ces gens sont des brigands assurément.

On soupa assez paisiblement.

5 Quand vint l'heure de se retirer, Antoine entendit Louis Baldera dire tout bas à l'aubergiste :

— Mets-les dans la chambre . . . tu sais . . .

— Oui.

— J'en voudrais une autre ! cria imprudemment
10 Antoine.

— Une autre quoi ? dit l'aubergiste, qui ne s'était pas aperçu qu'Antoine écoutait.

— Dame, dit Antoine en balbutiant, une autre . . .

— Une autre bouteille ? on vous la montera.
15 Allons, il faut éteindre le feu. Au lit, plus vite que ça.

Joseph et Antoine montèrent une espèce d'échelle comme des moutons qu'on mène à la boucherie. Ils avaient remarqué que tous les voleurs étaient sortis
20 furtivement, sans emporter de chandelle et sans être conduits par personne, comme eussent fait des voyageurs ordinaires.

L'aubergiste les mena dans une grande chambre ayant un lit dans un coin, et les laissa en leur
25 souhaitant une bonne nuit. Déjà Antoine et Joseph tremblaient de tous leurs membres ; mais ils tremblèrent bien plus quand ils entendirent l'aubergiste les enfermer à double tour. Alors ils se regardèrent comme des hommes morts, et leur première idée fut
30 de tenter de s'échapper. Quel surcroît d'épouvante ! La chambre n'avait pas de fenêtre, et le bout de chandelle qu'on leur avait laissé était près de s'éteindre.

Joseph, confiant dans sa force prodigieuse, chercha partout un bâton ou quelque chose dont il pût faire
35 une arme ; mais il ne trouva rien.

— J'en étranglerai un, du moins, s'écria-t-il.

A ce moment leur chandelle s'éteignit. L'obscurité leur fit voir une chose qu'ils n'avaient pas d'abord aperçue, une lucarne par où venait un rayon de lune. Cette lucarne était à sept ou huit pieds du sol. 5

Comme le silence commençait à les rassurer, ils entendirent remuer dans la maison et chuchoter au pied de la lucarne. Ils reprirent leur peur de plus belle, et par un sentiment invincible de curiosité ils essayèrent de voir le danger qu'ils pouvaient courir. 10

Joseph fit la courte échelle à Antoine; celui-ci monta sur ses épaules, et il passa la tête dans la lucarne, mais ce qu'il vit était bien horrible, ce qu'il entendit bien épouvantable, car les jambes commencèrent à lui flageoler sur les épaules de Joseph, et Joseph, qui 15 sentait Antoine trembler, tremblait aussi en lui disant tout bas :

— Que vois-tu ? Que vois-tu ?

Pour toute réponse Antoine se laissa tomber avec un grand bruit, et Joseph tomba parce qu'Antoine 20 était tombé, comme il avait tremblé parce qu'Antoine avait tremblé.

— Qu'y a-t-il donc ? dit-il en balbutiant.

— Il y a, dit Antoine, que j'ai vu ces hommes emporter deux à deux des sacs où il y a sûrement les 25 cadavres des voyageurs.

— Des cadavres ? dit Joseph.

— Certainement, puisque d'autres qui étaient au pied du mur disaient tout bas : Il ne peut pas entrer dans le sac ! et que Louis, tu sais, Louis, ce brigand 30 qui a parlé au gendarme, a répondu : Eh bien ! coupe-lui la tête.

Joseph devint froid à cette parole. Antoine était immobile. Tout à coup ils entendirent monter l'échelle, et ils se jetèrent sur le lit pour faire semblant 35

de dormir. L'aubergiste entra ; il s'approcha d'eux, avec une lanterne. Louis était avec lui. Celui-ci dit à l'aubergiste :

— Crois-tu qu'ils soient capables de nous dénoncer ?

5 — Bah ! dit l'aubergiste, ce sont de pauvres ouvriers qui se sont égarés en allant à Arrens.

— Tant mieux pour eux ! car sans cela ! . . .

Et Louis tira son grand coutelas de deux pieds.

L'aubergiste l'emmena. Quelle nuit passerent
10 Antoine et Joseph ! Le jour les trouva éveillés et sans avoir dormi.

Lorsqu'ils en virent les premiers rayons, ils essayèrent de sortir de la chambre, et en trouvant la porte ouverte ils descendirent précipitamment, et ils
15 allaient prendre leurs jambes à leur cou pour traverser la cour, lorsque l'aubergiste les appela en criant :

— Hé ! hé ! est-ce qu'on sort d'une honnête maison sans payer ?

— Non certes, dit Antoine tout troublé, nous
20 allons prendre l'air. Qu'est-ce que nous vous devons ?

— Vingt sous chacun pour le souper, et vingt sous pour le lit. Trois francs.

— Voilà, dit Antoine.

— Merci, dit l'aubergiste, et ne faites pas de mau-
25 vaises rencontres.

Ils partirent, et, ayant rencontré un paysan, ils apprirent qu'ils étaient encore à plus de six lieues d'Arrens. Ils arrivèrent à la nuit chez l'oncle de Joseph.

30 Après les premiers embrassements, ils allaient lui raconter les terribles choses qu'ils avaient vues, lorsque au coin de la cheminée ils aperçurent Louis Baldera qui fumait tranquillement.

A cet aspect, ils demeurèrent confondus.

35 L'oncle cependant, les ayant fait asseoir, passa dans

une chambre avec Louis. Ils se hasardèrent à regarder par la porte entr'ouverte, et leur surprise et leur effroi furent à leur comble quand Antoine reconnut les sacs aux cadavres.

Louis d'un coup de son grand coutelas éventra l'un 5 des sacs, et il en tomba une quantité de café en grains. L'oncle le prit dans ses mains et en parut satisfait. On alla à un autre qui fut également poignardé : c'était du sucre. Mais restait le sac ensanglanté, à travers lequel se dessinaient les membres d'un homme. 10

Louis s'en approcha de même, le défit, et en tira un énorme cadavre, duquel il coupa proprement une demi-douzaine de côtelettes de porc frais, que l'on fit griller pour le souper.

Les brigands étaient des contrebandiers, et l'homme 15 assassiné un bon et succulent cochon.

IV

Après avoir quitté Arrens, nos deux compagnons se rendirent à Pau. Ils y demeurèrent quelques mois, et s'y perfectionnèrent à ce point qu'Antoine, tout jeune qu'il était, passait pour un des plus adroits serruriers 20 de la ville. Ayant appris que le moment était venu de grands travaux qui devaient s'exécuter à Bayonne,* il s'y rendit avec Joseph.

Assurément Antoine n'était pas un méchant garçon, mais il avait pris de l'importance, il querellait Joseph 25 d'un air de protection, proposait à tout propos à son maître de le quitter, et fumait volontiers une pipe le coude sur la table d'un cabaret, à côté d'une bouteille qu'il vidait très bien sans le secours de personne. Tout le profit qu'il tirait de son travail y passait, et son 30 père et sa mère étaient oubliés.

Donc Antoine était arrivé à Bayonne ; Antoine avait

de l'argent, et il commença par s'amuser. Cependant la vanité baissa avec les écus, et il songea à travailler.

Un matin, comme il se rendait de bonne heure à un atelier où Joseph était employé, il fut très étonné d'en trouver les portes encombrées d'ouvriers en tumulte. Il allait entrer quand un grand gaillard vigoureux, l'arrêtant par le bras, lui dit :

— Où vas-tu ?

— Demander de l'ouvrage là-dedans.

10 Un coup de poing, qui le renversa, fut la seule réplique qu'on fit à sa réponse. Un grand nombre d'ouvriers s'attroupa autour de lui ; mais lorsqu'il eut raconté ce qui lui était arrivé, son étonnement fut grand d'entendre tout le monde crier : A l'eau le Judas, le traître !

15 Il attrapait par-ci par-là quelques bonnes poussées, lorsqu'un ami s'interposa tout à coup : c'était Joseph. Il l'arracha des mains de ceux qui se le renvoyaient comme une balle, et leur demanda pourquoi ils mal-traitaient ainsi cet enfant.

20 Alors tout s'expliqua.

Les ouvriers, instruits que les maîtres avaient des commandes pressées et considérables, avaient le même jour déserté en masse tous les ateliers ; ils ne voulaient y rentrer qu'à condition qu'on augmenterait du double 25 le prix de leur journée, et prétendaient forcer leur camarade à faire comme eux.

— Que ne m'avez-vous dit cela ? s'écria Antoine, je suis des vôtres.

— Très bien ! répondirent les ouvriers.

30 — Antoine, lui dit Joseph tout bas, est-ce que tu vas faire la folie de te mettre avec ces méchants garnements ?

— La folie, dit Antoine, serait d'aller travailler pour rien ; est-ce que tu vas à ton atelier ?

— Oui, dit Joseph, je n'ai pas à me plaindre ; je ne 35 suis pas si habile que toi, mais je gagne mon pain.

— Je comprends, dit Antoine en le regardant d'un petit air impertinent : tu as peur qu'on ne veuille plus de toi si tu te joins à nous ; fais comme tu voudras.

— Et toi, comme tu pourras, dit Joseph.

Et il s'avança vers l'atelier.

5

Le grand ouvrier qui en gardait la porte voulut l'empêcher de passer ; mais Joseph le prit par la ceinture de son pantalon, et le jeta à quatre pas. Puis il entra sans que personne osât lui rien dire, et Antoine resta par vanité avec ceux qui l'avaient battu.

10

Le refus de travail dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels les maîtres ne voulurent point céder aux demandes des ouvriers. Tout s'était passé paisiblement jusque-là ; mais quelques compagnons, se trouvant à bout d'argent, rentrèrent secrètement dans les ateliers. 15 Ceux qui avaient tenu bon, furieux de cette trahison, les attaquèrent un soir qu'ils sortaient de l'ouvrage : il en résulta une rixe dans laquelle il y eut du sang répandu.

Au milieu de la mêlée Antoine attrapa un coup de bâton qui lui fit une blessure à la tête, et il allait être 20 assommé lorsque Joseph, arrivant près de lui, dit au compagnon qui le tenait :

— Laisse-là ces apprentis ; ça ne vaut pas la peine d'une chiquenaude.

Antoine fut encore plus colère de cet air de mépris 25 que du coup de bâton qu'il avait reçu ; et, dans sa rage, il frappa Joseph d'un compas en fer qu'il tenait à la main. Joseph tomba, mais, en tombant, il prit Antoine par le bras et lui dit tout bas :

— Si je meurs, Antoine, nourriras-tu ma mère ? 30

Antoine, que le succès de sa vengeance avait épouvanté, n'osa répondre.

— Antoine, répéta Joseph, la nourriras-tu ?

— Oui, dit Antoine, oui.

— C'est bien, dit Joseph, sauve-toi.

35

Antoine voulut s'enfuir, mais des gendarmes étaient accourus, et il fut arrêté. D'abord il fut mené en prison pêle-mêle avec ses compagnons ; puis, le lendemain, on le sépara d'eux, et il fut enfermé seul dans
5 un cachot.

Un matin on vint le chercher pour paraître devant le juge d'instruction. Au moment où il traversait une cour pour se rendre au tribunal, il sentit une main qui glissait un papier dans la sienne. Il se retourna
10 pour voir qui c'était, mais il n'aperçut qu'une femme que les gendarmes repoussèrent avec violence, et dont les traits lui échappèrent.

Dans un coin de la salle où il fut conduit, il ouvrit le papier et lut ces mots écrits d'une écriture grossière :
15 "Nie tout."

Il fut interrogé et voulut nier ; mais quand on lui présenta le compas et qu'on lui dit que Joseph était mourant à l'hôpital, il se prit à pleurer et tomba à
genoux.

20 On le ramena dans son cachot. Il y passait tout le jour assis sur la paille qui lui servait de lit, et il faisait de cruelles réflexions ; il pensait à sa mère et à son père, qu'il avait oubliés et qui l'oubliaient à leur tour, et il pleurait avec amertume. Mais il se trompait
25 en croyant que sa mère l'avait oublié : une mère vient toujours là où son enfant souffre.

Un jour qu'Antoine, accablé, dormait dans un coin, il entendit ouvrir la porte, et vit entrer une femme, la même qui lui avait remis le billet. Il alla vers elle,
30 et, quand il la vit au visage, il tomba à genoux, car cette femme était sa mère ! Elle l'embrassa, mais en l'embrassant, plus forte que son désespoir, elle lui dit tout bas :

— Ne me demande rien, on nous écoute.

35 En effet, le geôlier était debout au coin de la porte.

Elle chuchota cependant à Antoine qu'une lettre sans signature lui avait appris où il était, et qu'elle était partie à pied, dans la nuit, en s'échappant de la maison de son mari, car celui-ci avait défendu qu'on s'occupât de son fils. 5

Puis elle raconta comment elle avait voyagé avec un écu pour toute ressource, en mangeant du pain, en buvant de l'eau, repoussée souvent comme une mendicante; et à ce récit, Antoine pleura, et sa mère l'embrassa et pleura aussi . . . 10

Deux jours après il comparut devant les jurés.

Après qu'on eut interrogé Antoine, on appela les témoins. Quelques-uns de ceux qui l'accusèrent le plus étaient les mêmes qui l'avaient entraîné à se révolter. Ceux-là disaient le reconnaître pour celui qui avait 15 frappé Joseph, d'autres n'osaient l'affirmer : un doute terrible résultait de leurs contradictions.

En ce moment, Antoine ne savait s'il devait espérer ou craindre, lorsque tout à coup le procureur du roi se leva et dit : 20

— Messieurs, l'ouvrier Joseph vient de me faire dire qu'il était en état d'être transporté à l'audience. Vous comprenez qu'un pareil témoignage doit faire cesser tous les doutes : je demande donc qu'il soit 25 entendu.

À cette nouvelle il sembla à Antoine qu'il lisait sa condamnation écrite sur le front des jurés, et il se cacha la tête dans ses mains, sans oser regarder sa mère, qui, seule dans un coin, avait pour lui des signes de pitié et d'encouragement. 30

La séance fut suspendue, et Antoine put entendre murmurer autour de lui qu'il était perdu et que ce témoignage allait le faire condamner.

Alors arriva Joseph, pâle, affaibli, soutenu par une des sœurs de charité de l'hôpital où on le traitait. On 35

le fit asseoir ; le président ordonna à Antoine de se lever, et dit à Joseph :

— Connaissez-vous l'accusé ?

— Je le connais.

5 — N'est-ce pas lui qui vous a frappé de ce compas ?

Joseph regarda Antoine en souriant, et répondit :

— Ce n'est pas lui.

L'étonnement et le tumulte qu'entraîna cette réponse empêchèrent de remarquer le trouble d'Antoine et
10 d'entendre le cri de joie de sa mère.

Mais le président, modérant le bruit de la main, dit à Joseph :

— Cependant il était près de vous, quand on l'a arrêté.

15 — Oui, répondit Joseph, il était près de moi.

— Et que faisait-il ?

Joseph sembla prêt à perdre connaissance ; mais il se remit et répliqua :

— Je croyais mourir, et je demandais à Antoine
20 s'il voulait nourrir ma mère dans le cas où je mourrais, et Antoine me le promettait.

Et Joseph, se tournant vers lui, ajouta :

— N'est-ce pas que tu le feras, si je meurs ?

Antoine ne put retenir ses sanglots ; et peut-être
25 allait-il s'accuser, lorsque l'émotion causée par l'effort qu'il avait fait sur lui pour trahir la vérité fit rouvrir la blessure de Joseph, et il fallut l'emporter de l'audience tout mourant. Cet incident décida de la conviction des jurés, et Antoine fut acquitté.

30 Son premier soin fut de courir avec sa mère à l'hôpital où était Joseph. Quand celui-ci le vit, il lui tendit la main, et lui dit :

— Antoine, tu m'as fait manquer au serment que j'avais fait de dire la vérité ; tiens mieux celui que
35 tu m'as fait, et je mourrai en repos.

Et peut-être serait-il mort s'il n'y avait eu à côté de lui pour le soigner nuit et jour une femme qui lui devait la vie de son enfant.

Quand il lui fallut retourner à Albi, elle dit au pauvre ouvrier :

— Je vous laisse mon fils, car son père ne le recevrait pas à présent : enseignez-lui à gagner, par sa bonne conduite, le pardon de son père, vous qui lui avez donné le pardon de ses juges.

V

[Joseph, complètement remis, se rendit à Bordeaux* 10 avec Antoine ; mais le soir de leur arrivée ils se perdirent dans cette grande ville.]

Au moment de leur plus grand embarras, ils virent une porte s'ouvrir et deux hommes en sortir précipitamment. Joseph s'approcha d'eux et leur dit poliment : 15

— Pourriez-vous nous dire, messieurs, par où on arrive à la rue de . . ., où demeure la mère des serruriers ?

A ce mot de serrurier l'un des hommes dit vivement :

— Voilà notre affaire. Vous êtes serruriers ? 20

— Oui, monsieur.

— De Bordeaux ?

— Non.

— Mais vous y êtes depuis longtemps ?

— Depuis aujourd'hui. 25

L'autre inconnu se pencha vers son camarade et lui dit tout bas :

— C'est comme un fait exprès.

— Ainsi, reprit le premier, vous pourriez disposer de quelques jours en faveur d'un bourgeois ? 30

— Bien certainement.

— Eh bien, suivez-nous.

— Où ça ?

— Dans une maison où vous serez bien logés, bien nourris, bien chauffés, et où vous trouverez tout ce
5 qu'il faut pour travailler.

— Mais on ne fait pas un marché comme ça sur le pavé, dit Joseph, et de nuit encore !

— C'est à prendre ou à laisser. Huit jours à deux louis par jour. Vous allez monter avec nous en
10 voiture, et vous ne saurez pas où l'on vous conduira.

— Merci ! dit Joseph, quelque guet-apens, ou quelque scélératesse. Merci, bonsoir.

— Qui sait ? dit tout bas Antoine en attirant Joseph de son côté, ils ont l'air de gens comme il faut.
15 C'est peut-être une bonne affaire.

— Il n'y a pas de bonne affaire quand elle ne se fait pas en plein jour. Je n'y vais pas.

— Eh bien, si tu as peur, j'irai, moi.

— Sans moi, Antoine ? sans moi ?

20 — Dame ! . . . puisque tu ne veux pas venir.

— Eh bien, soit ! dit Joseph ; j'ai une idée : j'irai aussi. Viens.

— Eh bien ! dit un des inconnus, êtes-vous décidés ?

— Décidés.

25 Ils frappèrent à la maison d'où ils venaient de sortir. Une voiture était prête dans la cour.

— Allons, en voiture, messieurs, dit l'inconnu aux ouvriers.

On les fit monter dans une berline, et ils ne
30 furent pas plus tôt assis qu'on ferma la portière sur eux et que la voiture partit au grand galop.

Depuis une heure nos deux compagnons, enfermés dans la voiture comme dans une prison, roulaient sans avoir rompu une seule fois le silence.

35 Joseph, fatigué de sa journée, s'endormit d'un pro-

fond sommeil, se confiant en sa force en cas d'attaque ou d'accident. Antoine, à qui sa conscience reprochait d'avoir entraîné son camarade dans cette voie hasardeuse, était loin d'être aussi tranquille. Il fermait bien les yeux, mais mille inquiétudes lui travaillaient l'esprit.

La voiture, qui jusqu'alors avait toujours roulé sur des pavés, prit un chemin de terre, et l'on n'entendit plus qu'un bourdonnement sourd, au lieu du bruit étourdissant du fer sur la pierre. 10

Les deux personnages profitèrent de ce silence pour échanger quelques mots ensemble.

— A trois heures, dit l'un, nous serons certainement arrivés, et si Jacques est à son poste . . .

— Il y sera, dit l'autre. Quelle nuit noire ! Le 15 hasard ne pouvait pas mieux nous seconder.

Antoine se rapprocha de Joseph et se mit à remuer de manière à le toucher ; mais Joseph restait toujours insensible, lorsqu'un coup de sifflet, parti de la voiture, fit se dresser nos deux jeunes gens d'un seul bond. 20

— De quoi ? s'écria Joseph, qui avait presque tout oublié dans son sommeil, où sommes-nous ? que voulez-vous ?

— Un instant, mes amis, dit l'un des deux messieurs, et vous allez savoir ce que nous vous voulons. 25

— Au fait, reprit Joseph, qu'est-ce que tout cela veut dire ? J'aime à voir clair à mon ouvrage.

— C'est vrai, dit Antoine, qui se sentait fort de la force de son camarade, pourquoi ne pas s'expliquer tout de suite ? 30

— Si c'est le coup de sifflet que vous venez d'entendre qui vous effraye, reprit le monsieur, je puis vous dire que c'est le cocher qui prévient le concierge de la maison de son arrivée, afin que celui-ci tienne la porte ouverte. 35

En effet, la voiture s'arrêta devant une espèce de perron, et l'on descendit pour entrer dans une salle éclairée par une petite lampe.

— Mes amis, si vous avez besoin de prendre quelque nourriture, leur dit-on, vous n'avez qu'à demander, et l'on vous servira; sinon, l'on va vous conduire à la chambre où vous devez coucher pendant le temps que nous passerons ensemble. Demain matin nous viendrons vous expliquer le travail que vous aurez à faire.

10 A peine Joseph et Antoine furent-ils installés dans cette chambre qu'ils s'assirent en face l'un de l'autre et se regardèrent en silence.

— Jusqu'à présent, dit enfin Joseph, je ne vois qu'une chose, c'est qu'il y a de l'argent à gagner ici :
15 seulement si nous avons affaire à des fripons, tant pis pour eux, car je les dénonce. Mon parti est pris, couchons-nous et dormons tranquilles.

Le lendemain matin, un domestique vint les prier de descendre à l'atelier et les conduisit au fond d'une cour
20 où il y avait une forge, avec tous les outils nécessaires à nos serruriers.

Les deux hommes qui les avaient embauchés ne tardèrent pas à y arriver, et les inquiétudes de la veille furent bientôt calmées; il s'agissait en effet de
25 forger et de façonner des morceaux de fer suivant les dessins qu'on leur montra.

— Si dans huit jours, leur dit un des inconnus, tout votre travail est achevé, nous vous récompenserons de votre habileté; si ensuite ce que nous voulons faire
30 réussit, nous vous récompenserons encore en raison de notre succès. Sachez seulement que tout dépend de la manière exacte dont vous suivrez le dessin que vous avez sous les yeux.

— Si ce n'est que ça, dit entre ses dents Joseph à
35 Antoine, il ne fallait pas tant de mystère.

— Je comprends, dit Antoine, c'est quelque invention dont ils veulent avoir le secret tout seuls.

— Qu'ils le gardent, leur secret !

Et tous deux, restés seuls, commencèrent à travailler.

La première journée, ils ne reçurent de visite de leurs nouveaux bourgeois que sur le soir ; encore n'étaient-ils venus que pour s'assurer si rien ne leur manquait pour travailler.

Mais le lendemain et les autres jours, les visites furent plus souvent réitérées. Ces messieurs venaient examiner chacune des pièces à mesure qu'elles étaient achevées, et paraissaient très contents de l'exactitude avec laquelle nos deux ouvriers suivaient les instructions données.

Joseph surtout abattait de l'ouvrage. C'était lui qui tenait la forge et donnait au fer brut sa première forme. A lui tout seul il faisait presque le travail de deux hommes. Antoine, moins vigoureux, mais plus adroit, donnait avec sa lime la dernière façon : il n'approchait de la forge que lorsqu'une pièce exigeait par sa délicatesse ses soins et son talent.

Le bon Joseph n'était pas jaloux de la place réservée à son jeune camarade ; il s'était avoué depuis longtemps son infériorité, et semblait vouloir regagner par sa force et son courage le talent qu'il ne pouvait pas avoir.

Le septième jour, presque toutes les pièces commandées étaient achevées ; il était cinq heures du soir, et Antoine n'avait pas encore pris un seul repas. Il avait laissé Joseph aller seul à la cuisine, et lui était resté à l'atelier. Pendant toute la journée il avait paru très préoccupé, mais le soir il était radieux.

— Ah ! enfin ! lui cria Joseph, en l'entendant entonner une chanson qui commençait par ces mots : *La*

victoire est à nous ! Je croyais l'oiseau malade, et le voilà qui chante.

— Oui, enfin, enfin, répéta Antoine triomphant.

— Sais-tu que tu m'as inquiété toute la journée, mon pauvre ami ? reprit Joseph ; mais je ne voulais pas t'interroger de peur d'être obligé de te plaindre, et je sais par expérience qu'il n'y a rien qui rende un homme malade comme de le plaindre. Au reste, voilà que tu chantes et ça me tranquillise.

10 — Oui, et je chante victoire, mon vieux Joseph.

— Et de quoi ? parce que nous aurons fini ce soir ?

— Oui, parce que nous aurons fini.

A cet instant les deux associés entrèrent et furent émerveillés en voyant le travail presque achevé.

15 — C'est bien, mes amis, dit l'un des deux, vous êtes de braves ouvriers. Vous avez dépassé nos espérances et vous en serez récompensés. Demain, d'abord, avant de nous séparer, nous dînerons tous en famille.

Le soir, nos deux compagnons n'avaient plus qu'à 20 mettre tout en ordre dans l'atelier.

Le lendemain, ils se firent beaux et se promenèrent jusqu'au dîner dans les belles allées du parc. C'était la première fois qu'on les laissait visiter cette riche propriété.

25 Quand ils entendirent sonner la cloche du dîner, une jolie petite fille, qui était dans le jardin occupée à faire un bouquet, remarqua l'embarras où ils étaient pour entrer et vint les engager à la suivre dans la salle à manger.

30 Jusqu'au moment du dessert tout le monde resta presque silencieux ; il n'y eut que quelques mots d'échangés entre la dame de la maison et la petite fille.

— Eh bien, mes amis, dit enfin un des deux 35 associés, qui paraissait le mari de la jeune dame, eh

bien ! vous ne parlez pas, vous êtes silencieux comme des trappistes au réfectoire : voyons, qu'allez-vous faire en nous quittant ? allez-vous vous établir pour longtemps à Bordeaux, ou bien continuer votre route ?

— Dame, monsieur, dit Joseph, nous aurions bien 5 le désir de revoir notre famille ; mais auparavant il nous faut faire un petit séjour à Bordeaux et ajouter encore à nos économies, afin de rapporter quelque argent au pays. Nous vous devons d'avoir abrégé de beaucoup le temps que nous étions obligés de passer 10 loin de nos parents, car vous nous avez payés très largement, et si vous êtes aussi satisfaits de notre ouvrage que nous le sommes de votre récompense, nous pouvons nous réjouir et boire à nos santés.

Joseph s'était échauffé en faisant ses phrases ; il 15 était content de lui et tendit son verre plein avec un aplomb qui l'eût certes très embarrassé si les voisins n'avaient pas répondu à son appel.

— Oui, mes amis, à nos santés, et je bois à la vôtre d'abord, car il faut le dire, la Providence nous a 20 protégés en vous envoyant à nous ; nous aurions pu, en effet, rencontrer des ouvriers bien moins habiles que vous et qui n'auraient jamais pu arriver au temps prescrit. Nous sommes le 25 du mois, et le 30 l'ouvrage non terminé eût été inutile, et l'affaire était 25 bien grave.

— C'est égal, dit Antoine, il y a une chose que je ne comprends pas bien encore, c'est la manière dont nous avons été embauchés et amenés ici pour travailler.

— Le fait est, dit Joseph, que vous avez mis bien 30 des mystères pour nous faire faire un ouvrage qui n'était réellement pas extraordinaire.

— Ne vous plaignez pas, mes enfants, répondit le maître de la maison, demain vous serez à Bordeaux, vous pourrez raconter votre histoire à tout le monde ; 35

personne ne vous en voudra et vous n'aurez pas manqué à votre parole. Si, au contraire, je vous avais dit mon nom, ma demeure, le travail que nous voulions vous faire exécuter, nous aurions été réduits à vous
5 imposer l'obligation par serment de garder le secret le plus rigoureux, secret dont vous n'auriez jamais assez senti l'importance. Encore une fois ne vous plaignez pas : demain vous serez libres, et . . .

— Mais, dit Antoine, si demain j'expliquais com-
10 ment les morceaux de fer emmanchés les uns dans les autres font une machine qui . . .

A cette dernière syllabe il s'arrêta ; le pauvre garçon ne s'attendait guère à l'effet qu'allaient produire ses paroles : le visage des deux associés devenu subi-
15 tement pâle, et leurs yeux fixes et braqués sur lui, barrèrent ses paroles dans sa gorge.

— Malédiction ! dit sourdement le maître de la maison, il était dit que nous ne pourrions pas réussir ! Notre dernière ancre de salut vient de se briser.

20 — Pas encore, reprit aussitôt l'associé ; et frappant son ami sur l'épaule, il lui fit signe de le suivre un moment dans la salle voisine.

Lorsque les deux associés rentrèrent, le maître de la maison, jetant ses regards sur le pauvre Antoine,
25 qui tenait les siens baissés, lui adressa avec bonté ces paroles :

— Mon cher ami, lorsque nous vous avons rencontrés à minuit sur le pavé de Bordeaux, nous croyions avoir affaire à de pauvres ouvriers trop heureux de
30 trouver le travail que nous allions leur offrir. Vous nous avez montré par votre découverte une intelligence et un talent dont vous devez naturellement tirer profit. Vous seul connaissez maintenant notre secret : vous aurez désormais intérêt à le garder, car si vous
35 acceptez ce que nous allons vous proposer, votre bien

à venir dépendra de notre fortune. Dès demain nous allons mettre notre machine à l'essai, en prendre le brevet, et dans huit jours nous posséderons dans ces environs un atelier considérable; voulez-vous en être le chef? Sachez que les appointements que vous gagnerez pourront vous faire vivre dans l'aisance, vous et votre famille.

A ces mots Joseph se leva d'un bond et s'écria :

— C'est ta mère, Antoine, c'est ta mère qui va être contente ! 10

— Et la tienne ! répondit Antoine, car tu connaîtras aussi le secret, toi, et il faut que tu partages ma bonne fortune.

— Certainement, mes enfants, dit le maître de la maison. Dans deux mois, si notre invention prospère, 15 deux chefs d'atelier nous seront indispensables. Ainsi restez toujours unis et ne nous quittez pas, c'est nous qui vous le demandons avec instance.

Au bout de quelque temps, en effet, la machine avait dépassé les espérances des inventeurs. Les deux 20 amis furent installés à leur poste, et quelques mois après ils appelèrent près d'eux leurs parents et vécurent dans une aisance qui bientôt sans doute pourra devenir une fortune.

NOTES

Page LINE

7. 2. Albi is the capital of the department of the Tarn, in the South of France, 42 miles NE of Toulouse. Its cathedral, the old fortress, and the archbishop's palace are remarkable. The Albigenses, who took their name from Albi, played an important part in the religious movement of the thirteenth century ; they comprised various sects with numerous adherents in the South of France, who insisted on an apostolical Christianity, and lived a simple, moral, and retired life. They were persecuted as 'heretics' by various popes, and Pope Innocent III. in 1209 organized a crusade against them, in which Simon de Montfort played a part. As a result the finest parts of Provence and Upper Languedoc, which hitherto had been independent, were joined to the kingdom of France.
9. 2. Toulouse was formerly the capital of Languedoc. It lies 160 miles SE. of Bordeaux and 466 S. by W. of Paris on the right bank of the Garonne ; it is a great manufacturing town and the centre of the trade between France and Spain. Its liver and truffle pies are celebrated. It is the Roman Tolosa, and became in A.D. 412 the capital of the Visigoths. Early in the Middle Ages it became a seat of Provençal poetry ; it suffered terribly in Simon de Montfort's pitiless crusade against the Albigenses. On April 10, 1814, the French were defeated at Toulouse by Wellington.
11. 28. Gaillac, a country town in the Tarn, on the river Tarn, known for its white wine, 15 miles SW. of Albi.
18. 24. Pau is the chief town of the department of the Basses-Pyrénées, on the right bank of the Gave-de-Pau, 143 miles SSE of Bordeaux. It was the ancient capital of the kingdom of Béarn and French Navarre. Pau is a great English resort in the winter season and is famous for its golf links, commanding magnificent views of the Pyrenees.
25. 22. Bayonne lies four miles from the Bay of Biscay. It was here that 'bayonets' were first made.
31. 10. Bordeaux is beautifully situated in a plain on the left bank of the Garonne, about 60 miles from its mouth. Transatlantic steamers ascend with the tide to this famous centre of trade and industry.

WORDS AND PHRASES

Page

7	l'arrière-boutique (<i>f</i>)	the back room (of a shop)	le mouchoir	the pocket-handkerchief
	le serrurier	the locksmith	tricoter	to knit
	la reprise	the darning	le bas	the stocking
	le pantalon	the trousers	la laine	the wool
	le drap	the cloth	ourler	to hem
	Essuyer une larme		To wipe away a tear	
	Une cuisse d'oie et un peu de lard		The leg of a goose and a little bacon	
8	le coude	the elbow	frémir	to shudder
	au delà de . .	beyond . .	soucieux	anxious, worried
	bénir	to bless	la contrariété	the vexation
	D'un ton d'humeur		In an irritated tone	
	L'envie de courir le monde		The desire to see the world	
	Il m'a manqué de parole		He has not kept his word (to me)	
	Il devait me remettre cent francs		He was to pay me 100 francs (£4)	
9	il vaut mieux	it is better	se tenir prêt	to keep in readiness
	tout de suite	at once		
	manquer	not to come off	les apprêts (<i>m</i>)	the preparations
	avoir lieu	to take place		
	C'est plus qu'il ne m'en faut		That's more than I need	
	Être bien pressé		To be in a great hurry	
	On se mit en devoir de . .		They set about . .	
	Il y a eu un peu pour . .		It has been done a little for . .	
10	le souci	the care, worry	le repas	the meal
	étouffé	stified	le présent	the present
	se détourner	to turn away	tiens	look here
	Se mettre en route		To start on one's way	
	Il se mêla de la cuisine		He gave a hand in the kitchen	

- | | | | |
|-------------------------------|-----------------------------|---|-------------|
| 11 régler | to regulate,
arrange | rattrapper | to catch up |
| une aiguille | a needle, a hand
(watch) | le trousseau | the outfit |
| | | s'éveiller | to wake up |
| | | une lieue | a league |
| Il ne put s'empêcher de . . | | He could not help . . | |
| Il se rendit d'abord chez . . | | He went (betook himself) first to
the house of . . | |
-
- | | | | |
|---|----------------|---|-------------------|
| 12 le compagnon | the journeyman | la boutique | the shop |
| une rétribution | a fee | la veille | the day before |
| emmener | to take | changé | steady |
| adroit | skilful | le défaut | the fault, defect |
| la maladresse | the clumsiness | | |
| Procurer des places à . . | | To find jobs for . . | |
| Il le fit recevoir moyennant sa
nourriture | | He found him a place where he
earned his board and lodging | |
| Un coffre scellé au mur | | A box fixed to the wall | |
| Garni de larges bandes de fer | | Bound round with wide iron hoops | |
| Faire un procès | | To bring an action | |
-
- | | | | |
|----------------------------------|--------------------------|------------------------------|-----------------|
| 13 quant à . . | as for . . | serré | tight |
| un collatéral | a collateral
relation | un levier | a lever |
| | | le taureau | the bull |
| se régaler | to treat oneself | le marteau | the hammer |
| ordonner | to order | l'incrustation (f) | the inlaid work |
| la tentative | the attempt | | |
| Un foie de canard aux truffes | | Duck's liver with truffles | |
| Des monceaux d'argent | | Piles of money | |
| Qu'importent quelques sous ? | | What do a few pence matter ? | |
| Une pointe d'acier avec une raie | | A steel point with a line | |
-
- | | | | |
|------------------------|-----------------|----------------------|--------------|
| 14 une vis | a screw | une tabatière | a snuffbox |
| défaire | to undo | le corne | the horn |
| se déranger | to be displaced | le caractère | the letter |
| l'adresse (f) | the skill | le receveur | the receiver |
| Frustrer ses héritiers | | To defraud his heirs | |
| Il se frotta les mains | | He rubbed his hands | |
-
- | | | | |
|------------------------------|-------------------|-----------------------------|-----------------|
| 15 prélever | to levy | timbré | stamped |
| la part | the share, lot | la gourmandise | the gluttony |
| sa sœur de lait | her foster-sister | l'ivrognerie (f) | the drunkenness |
| des sabots | wooden shoes | un exemplaire | a copy |
| En sens inverse | | The opposite way | |
| Quinze mille livres de rente | | An annuity of 15,000 francs | |
| Rempporter le prix | | To gain the prize | |

- | | | | |
|--|--------------------|---|-------------------------|
| 16 récompenser | to reward | reconnais-sant | grateful |
| les fonds (<i>m</i>) | the funds | en faire part à . . | to give a share to . . |
| l'embarras (<i>m</i>) | the trouble | les aumônes (<i>f</i>) | the alms |
| S'emporter en injures contre le défunt | | To break out into insults levelled against the deceased | |
| Joseph ne revenait pas de sa joie | | J. could not recover from his joy | |
| Vous voilà en passe de . . | | You are in a fair way to . . | |
| 17 rembourser | to repay | une assignation | a writ |
| rentrer | to go home | toucher | to receive (money) |
| rattraper | to catch up | les poursuites | the proceedings |
| remettre | to hand | un cabaret | a public house |
| friponner | to cheat | la bonne aubaine | the windfall |
| Proposer une partie de piquet | | To propose a game of piquet | |
| Dégrisé de sa joie | | Brought to his senses after his joy | |
| 18 le fripon | the rogue | tiens | look here |
| le cabinet | the office | désolé | disconsolate |
| rapporter | to bring, be worth | le gave | the stream |
| Faire le procès | | To bring an action | |
| Si elle te profite | | If you profit by it | |
| Va le mettre dans une caisse d'épargne | | Go and put it into the savings-bank | |
| 19 se fier à | to trust | serré | close |
| des renseigne-ments | information | s'abattre | to come down, lower |
| tout droit | straight ahead | s'orienter | to find one's bearings |
| le houx | the holly | le sentier | the footpath |
| le havresac | the knapsack | le gîte | a night's lodging |
| la brume | the mist, haze | | |
| Au sommet (bas) d'une montagne | | On the top (At the foot) of a mountain | |
| Ce qu'ils devaient faire | | What they were to do | |
| Ils ne jugèrent pas à propos de demander asile | | They thought they had better not ask for shelter | |
| 20 emporter | to carry away | une enseigne | a sign, signboard |
| mépriser | to despise | une auberge | an inn |
| à tâtons | groping one's way | un coup d'œil | a glance |
| Force fut à nos voyageurs de . . | | Our travellers were perforce obliged to . . | |
| Rebrousser chemin | | To retrace one's steps | |
| 21 la ceinture | the belt | du côté de . . | in the direction of . . |
| chançonner | to hum a song | le renfort | the reinforcement |
| crasseux | greasy, dirty | s'en retourner | to go back |
| le coutelas | the cutlass | | |
| la lame | the blade | | |

- Prendre les épingles pour des piques To mistake pins for pikes
- 22 balbutier to stammer le bout the end, bit
une échelle a ladder le bâton the stick, cudgel
- On vous la montera It will be brought up
Au lit, plus vite que ça To bed, like lightning
Les enfermer à double tour To lock them in
Quel surcroît d'épouvante ! What an addition to their fright !
- 23 étrangler to strangle chuchoter to whisper
la lucarne the skylight épouvantable frightful
le rayon the ray flageoler to shake
remuer to stir le cadavre the corpse
- Ils reprirent leur peur de plus belle They were more frightened than ever
Faire la courte échelle . . . To climb upon some one's shoulder
(To give a back to . . .)
Faire semblant de . . . To pretend to . . .
- 24 dénoncer to denounce troublé confused, upset
s'égarer to lose one's way non certes no, to be sure
- Ils allaient prendre leurs jambes à leur cou They were going to bolt
Qu'est-ce que nous devons ? What are we owing ?
Faire une mauvaise rencontre To meet with thieves or robbers
- 25 se hasarder to risk, venture poignarder to stab, cut open
à . . . to . . . ensanglanté covered with
entr'ouvert(e) ajar blood
éventrer to rip up se dessiner to be outlined
du café en grains coffee-beans le contrebandier the smuggler
- Leur effroi fut à son comble Their fright was at its height
Il proposait à tout propos de le quitter He threatened on every occasion to leave him
- 26 baisser to go down un coup de poing a blow with the fist
de bonne heure early s'attrouper to crowd together
un atelier a workshop la poussée the thrust
encombrer to block le garnement the blackguard
- Un grand gaillard vigoureux A big burly fellow
Par-ci par-là Here and there (Now and then)
Que ne m'avez-vous dit cela ? Why didn't you tell me so ?
Je n'ai pas à me plaindre I have nothing to complain of

- 27 se joindre à . . to join, make oser to dare
comimon cause céder to yield
with . . tenir bon to stand firm
garder to guard, watch une rixe a scuffle, 'row'
le pas the pace, the yard assommer to knock down
- En le regardant d'un petit air Giving him an impertinent look
impertinent
Tu as peur qu'on ne veuille plus You are afraid that you will not be
de toi wanted any longer
Se trouver à bout d'argent To come to the end of one's resources
Ça ne vaut pas la peine d'une They are not worth a blow
chiquenaude
- 28 péle-mêle higgledy- les traits (*m*) the features
piggedly grossier coarse, big
un cachot a cell, dungeon la paille the straw
le juge d'in- the magistrate avec amertume with bitterness;
struction (*f*) bitterly
le tribunal the law-court accablé overcome
glisser to slip
- Le geôlier était debout au coin The jailer was standing at the corner
- 29 chuchoter to whisper entraîner to drag into, in-
défendre to forbid duce
s'occuper de . . to concern one- le procureur the public prose-
self with . cutor
un mendiant a beggar se cacher to hide
soutenir to support
- Il avait défendu qu'on s'occupât He had forbidden any one to con-
de son fils cern himself with his son
Un écu pour toute ressource A crown to cover all expenses
Il comparut devant les jurés He appeared before the jury
Être transporté à l'audience To be brought into court
- 30 le trouble the confusion tendre to hold out
se remettre to recover rouvrir to open again
le sanglot the sob la blessure the wound
- Le tumulte qu'entraîna cette The hubbub resulting from this
réponse answer
Prêt à perdre connaissance About to faint
. . décida de la conviction des . . settled the mind of the jury
jurés
Tu m'as fait manquer au serment You have made me break the oath

- 31 devoir to owe se perdre to lose one's way
enseigner to teach se pendre vers . . . to lean over to . .
remis recovered tout bas in a low voice
C'est comme un fait exprès That's very lucky (or unlucky)
- 32 chauffer to heat, warm un guet-apens an ambush, a trap
le marché the bargain une scélératesse a villainy
le pavé the pavement une berline a fourwheeler
conduire to drive, take la portière the (carriage) door
C'est à prendre ou à laisser You can take it or leave it
Ils ont l'air de gens comme il faut They look like gentlemen
- 33 un bourdonne- a buzzing le sifflet the whistle
ment de quoi ! what ! what's up ?
sourd deaf, dull au fait indeed, in fact
étourdissant deafening le cocher the driver
remuer to stir
Cette voie hasardeuse This risky business
Le hasard ne pouvait pas mieux nous seconder Fortune could not favour us better
Se dresser d'un seul bond To draw oneself up like lightning
Prévenir le concierge To let the doorkeeper know
- 34 le perron the flight of steps façonner to shape, work
le fond the back, back- le dessin the drawing
ground récompenser to reward
l'outil (m) the tool en raison de . . in proportion
embaucher to engage, take on to . .
Avoir affaire à des fripons To have to do with rogues
Mon parti est pris My mind is made up
Ils ne tardèrent pas à y arriver They were not long in arriving there
- 35 à mesure in proportion s'avouer to recognize
que . . as . . le repas the meal
le fer brut the rough iron la cuisine the kitchen
adroit skilful entonner to strike up
la lime the file
Abattre de l'ouvrage To get through a lot of work
- 36 plaindre to pity être émerveillé to be struck with
au reste but then . . astonishment
les associés the partners la propriété the property,
une allée an avenue estate
Vous avez dépassé nos espérances You have exceeded our fondest hopes
Le lendemain ils se firent beaux The next day they put on their
Sunday best

- | | | | |
|---------------------------------|-----------------------|----------------------------------|--------------------------|
| 37 un trappiste | a trappist, monk | abrégé | to shorten |
| le réfectoire | the refectory, | largement | handsomely |
| | dining-hall | l'aplomb (<i>m</i>) | the self-possession |
| auparavant | before (<i>adv</i>) | | |
| Apporter quelque argent au pays | | To take some money home | |
| 38 emmancher | to put a handle | avoir affaire à . . . | to have to do with . . . |
| | to, to key (fit) on | | |
| braquer sur | to point at, fix on | tirer profit de . . . | to put to advantage |
| faire signe à . . . | to beckon . . . | désormais | henceforth |
| En vouloir à qn. | | To bear some one a grudge | |
| Manquer à sa parole | | To break one's word | |
| Il ne s'attendait guère à . . . | | He hardly expected to . . . | |
| Notre dernière ancre de salut | | Our sheet anchor has just broken | |
| vient de se briser | | | |
| 39 le chef | the foreman | l'aisance (<i>f</i>) | the comfort |
| les appointe- | the salary | partager | to share |
| ments (<i>m</i>) | | | |
| Votre bien à venir | | Your future well-being | |
| Mettre à l'essai | | To put on trial, to try | |
| Prendre un brevet | | To take out a patent | |
| Nous vous le demandons avec | | We entreat you to do so | |
| instance | | | |

